

Traduire *Mein Kampf*, un combat sans fin

Olivier Mannoni

DANS REVUE D'HISTOIRE DE LA SHOAH 2018/1 N° 208 , PAGES 351 À 363
ÉDITIONS MÉMORIAL DE LA SHOAH

ISSN 2111-885X

ISBN 9782916966175

DOI 10.3917/rhsho.208.0351

Date de mise en ligne : 18/04/2018

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-d-histoire-de-la-shoah-2018-1-page-351?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Mémorial de la Shoah.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

TRADUIRE *MEIN KAMPF*, UN COMBAT SANS FIN

Olivier Mannoni¹

C'est au début 2012 que les éditions Fayard m'ont demandé de m'atteler à une nouvelle traduction de *Mein Kampf*, l'ouvrage en deux tomes qu'écrivit Adolf Hitler pendant et après sa détention au Landsberg sanctionnant la tentative de coup d'État de novembre 1923, afin de relancer une carrière politique sévèrement menacée. Six années se sont écoulées depuis et le texte paraîtra d'ici quelques mois dans une édition critique commentée, sous la direction d'une prestigieuse équipe d'historiens dirigée par Florent Brayard. Mon travail sur ce livre, sans doute le plus ingrat et le plus surprenant que j'aie jamais mené, se sera donc étalé sur près de six années et débouchera sur une édition critique de haut niveau. Mais pourquoi retraduire ce livre, et comment le faire ? Telles sont les deux questions auxquelles je tenterai de répondre brièvement ici.

La circulation de *Mein Kampf* en France depuis sa parution : un bref historique

Ce n'est pas l'un des moindres paradoxes dans l'histoire des publications de *Mein Kampf* en France : la première traduction française a été publiée par un éditeur d'extrême droite, les Nouvelles Éditions latines, de Fernand Sorlot, avec l'aide d'une organisation de lutte contre l'antisémitisme, et le seul à avoir jamais demandé (et obtenu) l'interdiction de la version française du livre a été son auteur, déjà devenu à cette date le Führer du III^e Reich. La maison d'édition de Sorlot, proche de l'Action française, alors antiallemande autant qu'antisémite², souhaitait raviver l'antigermanisme français et couper l'herbe sous le pied au pacifisme. Publication ambiguë,

1 Olivier Mannoni, traducteur, journaliste et biographe (Günter Grass, Manès Sperber), a notamment traduit plusieurs dizaines d'ouvrages d'historiens et de sources sur le nazisme, dont les études de Joachim Fest, Ernst Klee, Wolfgang Sofsky et Volker Ullrich, mais aussi une partie des *Journaux* de Goebbels ou les *Journaux* de Rosenberg. Sa nouvelle traduction de *Mein Kampf*, édition critique et annotée par une équipe d'historiens rassemblée autour de Florent Brayard, paraîtra aux éditions Fayard.

2 Sorlot publia par exemple deux ans plus tard *Le Péril juif* de Marcel Jouhandeau. Mais il éditait aussi, paradoxalement, des livres contre l'antisémitisme. Sur ce point et sur les lignes qui suivent, voir Antoine Vitkine, *Mein Kampf, histoire d'un livre*, Paris, Flammarion, coll. Champs, 2013, p. 136 sq.

II.8 / TRADUIRE *MEIN KAMPF*. UN COMBAT SANS FIN

donc, et qui le fut d'autant plus que la Ligue internationale contre l'antisémitisme, l'ancêtre de la LICRA, participa activement à la publication du livre en souscrivant pour cinq mille exemplaires et en fournissant une liste de personnalités de la vie politique et économique à qui le livre devrait être envoyé. Ce montage allait être révélé deux ans plus tard par le fondateur de la LICA, Bernard Lecache, après les félicitations adressées par Charles Maurras à Sorlot pour avoir publié *Mein Kampf* : « Charles Maurras, bouffeur de Juifs, [...] croyait dédier son hommage à un éditeur cher à son cœur alors que sans le savoir il vient d'accorder à la LICA un éclatant témoignage de patriotisme et de gratitude³. »

Un livre antisémite publié par un éditeur d'extrême droite mais avec le soutien de la LICA, donc, c'était le premier paradoxe. Le deuxième fut que l'interdiction du livre fut demandée non pas par les autorités françaises, qui virent au contraire d'un bon œil cette publication, mais par celles du Reich, qui ne tenaient pas du tout à ce que le contenu du livre soit connu en France (et par Hitler qui se voyait spolié de ses droits d'auteur, puisqu'il s'agissait d'une édition pirate). Le livre fut saisi, puis interdit le 18 juin 1934. Sorlot republiera ensuite une brochure d'une centaine de pages sous le même titre, *Mein Kampf*, portant le bandeau « Le livre interdit aux Français⁴ ». Selon François-Xavier Sorlot, fils de Fernand Sorlot, entre quinze et vingt mille exemplaires auront été vendus de manière plus ou moins clandestine entre 1934 et 1940⁵. Reste cette réalité : le seul à avoir voulu interdire la publication de *Mein Kampf* en France aura été Adolf Hitler.

Une deuxième édition, très largement amputée, édulcorée pour tout ce qui concernait la France, mais officielle, celle-là, paraîtra du reste un peu plus tard, cette fois aux éditions Fayard, sous le titre *Ma Doctrine*, mélange de *Mein Kampf* et d'un certain nombre de textes et de discours ultérieurs. Un avertissement de « l'éditeur » en page de garde présentait le livre comme suit :

Aucun Français n'a le droit d'ignorer le « phénomène Hitler », phénomène qui subordonne soixante-dix millions d'hommes à la volonté d'un seul. [...] Il importe, quelque position sentimentale que l'on prenne à l'égard du chancelier allemand, que l'on connaisse clairement ses idées grâce à un livre composé avec un souci d'impartialité et dont l'auteur a officiellement autorisé

3 Cité in Antoine Vitkine, *Mein Kampf, histoire d'un livre*, op. cit., p. 142-143.

4 *Ibid.*, p. 147.

5 *Ibid.*, p. 148

la publication. Nous avons considéré comme notre devoir, plus encore comme notre devoir de Français que d'éditeur, de combler une immense lacune⁶.

Depuis 1934, les versions pirates ou « commentées » avaient de toute façon proliféré, à des fins commerciales ou nettement plus politiques, sous forme d'éditions illégales, de compilations ou de pures et simples manipulations, comme la présentation fallacieuse et pronazie qu'en fit l'historien et futur collaborateur Jacques Benoist-Méchin⁷. L'interdiction de la traduction « authentique » avait ouvert la voie à toutes les manipulations politiques.

Dès cette époque, les caractéristiques principales du livre sautent aux yeux de ses lecteurs « officiels ». L'historien Édouard Husson note ainsi : « On est très loin de la clarté française. Tout est trop exubérant, déroutant, trop confus pour rentrer dans la vision traditionnelle de l'ordre allemand. [...] On est dans des clichés qui empêchent de se poser des questions. » Un avis partagé par beaucoup, dont Léon Blum, qui voit dans le livre « l'influence des vieilles cosmogonies de l'Inde, l'imitation des sociétés germaniques primitives, une parodie de la philosophie morale de Nietzsche⁸ ». Ces descriptions touchent au cœur même de la principale question qui se pose lorsqu'on aborde la traduction de ce pavé fort indigeste : à quoi avons-nous à faire ?

Car rien n'est moins simple que de donner une définition homogène de ce qu'est *Mein Kampf*. Sa première partie est doublement biographique : elle raconte, sur le mode hagiographique et avec une dose considérable de mythomanie, la vie et les œuvres du jeune Adolf Hitler, enfant malheureux, adolescent pauvre, adulte incompris et miséreux, révélé d'un seul coup par son génie d'orateur au monde vieilli et figé de la politique. Cette partie, écrite alors que Hitler était détenu à la forteresse du Landsberg⁹, était de toute évidence destinée à recréer une image publique à un personnage auquel cet échec cinglant pouvait avoir fait perdre en crédibilité, sinon auprès de ses adeptes, du moins auprès du grand public. La seconde, qui se veut théorique, est une très longue accumulation de réflexions

6 Adolf Hitler, *Ma Doctrine*, Paris, Fayard, 1938, page de garde. Le livre est une sorte de patchwork, très éloigné de la structure du « véritable » *Mein Kampf*.

7 Vitkine, *Mein Kampf...*, *op. cit.*, p. 166 sq.

8 Cité in *ibid.*, p. 155.

9 Mais dans des conditions plus que confortables. Voir sur ce point la somme toute récente de Volker Ullrich, *Adolf Hitler. Une Biographie*, t. 1 : *L'Ascension*, traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, Paris, Gallimard, 2016, p. 215 sq sur ses conditions de vie, et p. 203 sq sur la rédaction et les objectifs politiques de *Mein Kampf*.

II.8 / TRADUIRE *MEIN KAMPF*, UN COMBAT SANS FIN

le plus souvent décousues, où reviennent les thèmes obsessionnels du chef national-socialiste : considérations sur les races, le sol, l'espace, la hiérarchie des peuples, longs développements antisémites théoriques (l'antisémitisme « concret » et caricatural occupe surtout la première partie), questions démographiques, sanitaires et purement sexuelles, mais aussi considérations stratégiques propres à inspirer l'effroi aux populations voisines de l'Allemagne, entre autres la France.

Un ouvrage hybride, donc, sans homogénéité de fond ni de forme. C'est comme tel qu'il a été reçu à sa parution en Allemagne. Il est difficile de dire précisément qui a lu ce livre à cette date, les historiens n'étant pas unanimes sur ce point. Othmar Plöckinger a retracé l'évolution des tirages du livre. *Mein Kampf* reste confidentiel entre 1925 et 1929 : quelques milliers d'exemplaires en 1925, un chiffre qui ne cesse de diminuer jusqu'en 1928, où l'on n'en vend que 3 015 exemplaires¹⁰. Il faut attendre la montée politique du mouvement nazi, en 1929, pour que les ventes du livre remontent – cette année-là, à 7 664 exemplaires. C'est à partir de 1930 que les chiffres augmentent de manière spectaculaire : 54 086 exemplaires en 1930, 50 808 en 1931, plus de 90 000 en 1932. Fin 1932, ce sont au total 227 917 exemplaires qui avaient été vendus, dont plus des deux tiers dans les trois dernières années¹¹. Les ventes bondissent en 1933, pour dépasser les 100 000 exemplaires pour cette seule année, et atteignent désormais des niveaux sans précédent. Devenu presque obligatoire dans toute bibliothèque familiale, offert en cadeau aux jeunes mariés, le livre, désormais vendu sous de nombreuses éditions différentes, avait dépassé les 12 450 000 exemplaires fin 1944¹².

Un best-seller illisible

Pourtant, la question : « Qui a lu ce livre ? » n'a jamais cessé de se poser. Dans sa biographie de Hitler, Joachim Fest estime que

L'œuvre diffusée à près de dix millions d'exemplaires a subi le sort dévolu à toute littérature officielle et obligatoire et n'a guère été lue. De toute évidence, le remugle dans lequel s'épanouissaient

10 Othmar Plöckinger, *Geschichte eines Buches : Adolf Hitlers « Mein Kampf » 1922-1945*, Munich, Oldenburg Verlag, 2011, p. 181 sq, ce chiffre p. 181.

11 *Ibid.*, p. 185.

12 *Ibid.*, p. 187.

ses obsessions obscures, ses complexes et ses sentiments a eu le même effet repoussant que seule la présence d'Hitler à titre d'orateur [...] parvenait à dissiper¹³.

Si le nombre, même approximatif, de personnes ayant lu intégralement ce pavé le plus souvent indigeste restera encore longtemps un sujet de débats entre historiens, le caractère rebutant du livre est un élément qui fait l'unanimité. Fest souligne « l'écriture sans haleine » de Hitler et sa « fausse érudition ». Il écrit que « ses nombreuses erreurs de style ne purent être toutes éliminées, en dépit des efforts rédactionnels très poussés de plusieurs de ses disciples. Elles s'expliquent par la fausse érudition de l'auteur qui cherche à faire croire qu'il dispose d'un vocabulaire étendu. » Fest évoque « l'emphase désordonnée des idées », une « raideur et un acharnement » qui « s'opposent étrangement au penchant insatiable à la phrase torrentielle¹⁴ », même s'il reconnaît qu'il n'est « pas rare que l'on y trouve des formules justes ». Et de conclure : « Le style prétentieux du livre, les longues périodes ampoulées [...] ont incontestablement contribué à en compliquer l'accès¹⁵. » Le compliquer, certes, mais pas le bloquer. Reprenant les travaux d'Othmar Plöckinger, Volker Ullrich souligne pour sa part que le livre a en réalité fait l'objet de nombreuses analyses détaillées dans la presse de l'époque, majoritairement critiques mais souvent très fouillées¹⁶, qu'il a donc été lu et commenté par beaucoup d'observateurs en Allemagne et ailleurs. *Mein Kampf* n'est donc pas un document resté sans influence, il a assurément joué un rôle dans la « pensée » politique du nazisme autant que dans la réflexion stratégique de ses adversaires en Allemagne et à l'étranger, et se contenter d'en faire un livre symbolique que personne n'a lu est sans aucun doute une erreur.

Il n'en reste pas moins que le jugement porté par Joachim Fest et beaucoup d'autres intellectuels de l'époque (rappelons la fameuse phrase de Thomas Mann dans *Frère Hitler* : « Ce type est une catastrophe ; ce n'est pas une raison pour trouver inintéressants son caractère et son destin¹⁷. ») reste valable : *Mein Kampf* est un livre difficilement lisible, où quelques passages très lyriques, voire pleins d'allant (la fin du premier

13 Joachim Fest, *Hitler*, t. 1 : *Jeunesse et conquête du pouvoir*, traduit de l'allemand par Guy Fritzsche-Estrangin avec la collaboration de Marie-Louise Audibert, Michel Demet et Lily Jumel, Paris, Gallimard, 1973, p. 245.

14 *Ibid.*, p. 244.

15 *Ibid.*, p. 245.

16 Volker Ullrich, *Adolf Hitler*, *op. cit.*, p. 221.

17 In *Les Exigences du jour*, traduit de l'allemand par Louise Servicen et Jeanne Naujac, Paris, Grasset, 1976, p. 304. On a parfois reproché leur « dédain de classe » à Mann et aux autres intellectuels bourgeois qui soulignaient la faiblesse intellectuelle et stylistique de Hitler et de son livre – cela ne change rien à la nature des écrits du tribun nazi.

II.8 / TRADUIRE *MEIN KAMPF*, UN COMBAT SANS FIN

volume, où il décrit le mouvement nazi prenant son envol, en est un bon exemple) se noient dans un torrent verbal fréquemment informe, dans des métaphores bancales¹⁸, des démonstrations fondées sur une logique circulaire, des invocations quasi-religieuses pour exalter l'âme germanique, dénoncer l'ennemi aux frontières ou vouer les races inférieures aux gémonies. L'ensemble produit une mixture étonnamment visqueuse, où un lecteur moyen a toutes les chances de rester enlisé.

La traduction de *Mein Kampf* ne peut que tenir compte de ces caractéristiques. Encore faut-il identifier clairement les éléments qui font de ce livre ce qu'il est.

Le premier trait frappant dans l'écriture de Hitler est son caractère hypnotique. La lecture le plus souvent laborieuse de ses figures circulaires et obsessionnelles agit comme une sorte de philtre qui anesthésie la réflexion et la logique. La structure des paragraphes est souvent la même : des phrases interminables, entrecoupées d'incises, tournant sur elles-mêmes pour ramener, le plus souvent, le raisonnement amorcé à son point de départ. L'ordre de la phrase est souvent incorrect : soucieux de ses effets rhétoriques, Hitler place systématiquement en début de phrase ce qui lui semble important, quitte à en faire basculer l'équilibre. L'usage des temps est fréquemment anarchique. Quand il se réfère au passé, il utilise d'abord le prétérit allemand (un temps qui englobe passé et imparfait) pour camper la situation, quitte à repasser brutalement au présent tout en faisant allusion au futur à l'aide de l'un des innombrables adverbes ou compléments de circonstance dont il émaille ses phrases : « Mais dès lors que ce principe n'a pas été pris en ligne de mire et mis en œuvre dès le début, le nouveau parti perd, pour plus tard, toute possibilité de rattraper ce qui a été manqué¹⁹. » Ces grands écarts temporels de la pensée créent une opacité permanente du discours, ils sapent la rationalité chronologique et bloquent la pensée logique. Joint à une structure cyclique des raisonnements, ils finissent par transformer l'argumentation en pure et simple incantation : on a l'impression de voir une gigantesque roue – l'image de la croix gammée broyant des corps ne cesse de revenir à l'esprit – tourner sur elle-même en brassant les mêmes tautologies. Un seul exemple de ce fonctionnement circulaire de la pensée :

18 Joachim Fest cite Rudolf Olden, qui a recensé ces images boiteuses, par exemple la couleuvre (et non la vipère, comme cela a été compris à tort) qui resserre son étoupe avant de mordre : « Quand on ne se trouve pas soi-même dans l'étoupe de cette couleuvre qu'est la misère, on ne fait jamais la connaissance de ses crocs venimeux, elle enlace l'homme miséreux de ses pinces et le mord avec ses dents empoisonnées ». Une vipère n'étouffe pas sa proie, et la couleuvre n'a pas de crocs venimeux. Voir Fest, *Hitler*, op. cit., p. 244, citation tirée de ma traduction de *Mein Kampf*.

19 *Mein Kampf*, livre 1, chapitre 3. Les citations sont tirées de ma traduction provisoire, en cours d'établissement final avec les directeurs d'édition.

Mon opinion personnelle sur ce sujet fut faite dès le début : je haïssais au plus haut point toute cette bande de misérables crapules des partis qui avaient trompé le peuple. J'étais depuis très longtemps conscient du fait que cette racaille n'agissait vraiment pas pour le bien de la nation, mais plutôt pour remplir ses poches vides. À mes yeux, qu'ils aient été disposés, pour ce faire, à sacrifier le peuple tout entier et, si nécessaire, à faire disparaître l'Allemagne, les rendait simplement bons pour la corde. Tenir compte de leurs vœux, c'était alors sacrifier les intérêts du peuple laborieux au profit d'un groupe de bandits de grand chemin ; mais on ne pouvait les exaucer que si l'on était prêt à abandonner l'Allemagne.

La phrase fonctionne sur des évidences supposées (les hommes politiques n'agissent que pour se remplir les poches, donc ils ne s'occupent pas de l'Allemagne, donc ils veulent la sacrifier, donc ce sont des traîtres, donc s'intéresser à eux revient à se rendre complice de trahison) enchaînées les unes aux autres sans même que leur auteur cherche à étayer les vérités qu'il assène, l'essentiel étant que le raisonnement aille au bout de la boucle : hormis ceux de notre mouvement, tout homme politique est malhonnête²⁰. À ces phrases souvent interminables succèdent parfois de très courtes affirmations, souvent suivies d'un saut à la ligne. Il suffit de regarder les bandes d'actualité de l'époque pour comprendre le sens de ces très courtes phrases qui ponctuent sa litanie : comme devant son public, il cherche à « faire effet ». C'est typiquement le cas lorsque Hitler quitte le discours théorique de haute altitude pour passer à la polémique politicienne, comme à la fin du premier tome, lorsqu'il s'en prend au mouvement *völkisch*, dont il accuse les membres de « pérorer », d'être « ridicules » et de se laisser traiter comme moins que rien par la gauche politique²¹. Une volée de dénonciations qui ne l'empêche pas, par ailleurs, de se réclamer pendant les trois quarts de l'ouvrage de ce même mouvement *völkisch*.

Ce qui nous conduit au deuxième écueil majeur dans la traduction de *Mein Kampf* : sa terminologie. Si ce livre a joué un rôle réel dans le développement de la « pensée » nationale-socialiste, c'est peut-être celui d'avoir fixé un certain nombre de termes en les chargeant de sens – ou,

20 Il s'agit bien entendu d'une antienne de l'extrême droite depuis au moins le début du xx^e siècle ; l'originalité, chez Hitler, est la rhétorique fermée sur elle-même dont il se sert pour la défendre.

21 *Mein Kampf*, livre I, chapitre 12.

II.8 / TRADUIRE *MEIN KAMPF*. UN COMBAT SANS FIN

au contraire, en les laissant suffisamment ouverts pour qu'ils puissent faire l'objet de toutes sortes d'utilisations jusqu'au désastre final. Le premier, et pas l'un des moindres, est le terme *Weltanschauung*. Traduit très improprement dans la première traduction tantôt par « conception philosophique²² », tantôt, pire encore, par « opinion philosophique²³ », ce terme est une clé de la nature même de la pensée nazie : il s'agit bien, et tout le livre le confirme, d'une *vision du monde*, c'est-à-dire non pas d'une « opinion », ni d'un ensemble « d'idées » philosophiques, mais d'une *vision* globale du monde en tant que tel, et, partant, d'une conception totalitaire. « Vision du monde » est donc le terme que j'ai retenu, faute de mieux, comme toujours lorsqu'on doit rendre compte de ce type de concept. Au moins peut-on en rendre l'essence – sauf à se résoudre à le garder en allemand, ce qu'a fait le traducteur anglais de *Mein Kampf*. La tentation de conserver ces termes dans leur langue d'origine est du reste souvent présente. Les mots qu'utilise Hitler ont souvent été forgés par l'histoire. Ils sont chargés d'un passé sémantique lourd et complexe, parfois spécifiquement germanique. C'est le cas du terme *völkisch*, un mot qui avait déjà plusieurs décennies d'existence en 1923 et reposait, comme tant d'autres chez Hitler, sur la racine *Volk*, qui désigne le « peuple » aux différents sens du terme. D'innombrables historiens et traducteurs se sont épuisés à chercher une traduction qui rendrait compte de la totalité des sens dont il est porteur. Mélange de culte de l'ethnie (ou de la « souche » nationale) et de la race, porteur d'éléments mystiques remontant aux rites païens, puisant dans les courants d'un occultisme très à la mode à cette époque²⁴, et bien entendu tenant d'un antisémitisme racial et virulent, ce mouvement n'avait pas d'équivalent en France. Il est d'autant plus difficile à traduire que Hitler lui-même joue sur ses multiples significations (l'un des éléments qui contribuent à la confusion de ses propos, même sur des sujets essentiels). Tout en voulant reprendre à son compte l'héritage raciste, ethnique, « populiste » de ce mouvement, il ne fait visiblement pas grand cas de son ésotérisme, et s'il ne fait nullement abstraction du thème religieux dans *Mein Kampf*, il ne reprend pas à

22 Par exemple dans le chapitre 5 du second tome. (Rappelons que les deux traducteurs de cette édition n'ont disposé que de quelques mois pour accomplir à marche forcée ce travail de titan, en s'entourant apparemment d'une dizaine de collaborateurs, et en n'ayant bien entendu pas connaissance des dizaines d'années de travail et de débat que les historiens (et les traducteurs) ont menées sur ce concept. Les remarques qu'on lira dans ce texte à propos des choix des termes sont donc de simples constatations dépourvues de toute tonalité polémique.)

23 Par exemple dans le chapitre 1 du second tome.

24 Pour s'en convaincre, on pourra lire les étonnants passages consacrés à l'influence de l'occultisme sur la « pensée » nazie in Sabine Doering-Manteuffel, *L'Occulte. Histoire d'un succès à l'ombre des Lumières*, traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, Paris, MSH, 2011, notamment p. 175 sq.

son compte le paganisme de ce courant. C'est qu'au-delà des objectifs idéologiques qu'il poursuit dans son livre, Hitler a constamment des visées tactiques qu'il doit s'efforcer de servir. L'idée « *völkisch* » peut certes être l'une des fondations de sa « vision du monde », il peut tenter d'en accaparer l'héritage et de le mettre au service de sa cause – il va même jusqu'à parler d'un État « *völkisch*-national-socialiste²⁵ ». Mais outre le fait qu'il doit nécessairement faire le tri dans les conceptions hétéroclites et parfois grotesques²⁶ de ce « mouvement », il doit se démarquer de son expression politique, puissante à cette époque, et qui offre aussi une assise sinon théorique, du moins historico-politique, à ses rivaux. L'appropriation du terme et de la partie utilisable de son histoire (l'organe du parti nazi s'appelait le *Völkischer Beobachter*) passait par l'utilisation de la polysémie du terme. Dans le texte lui-même, la traduction en est rendue encore plus complexe par le fait que Hitler l'utilise abondamment dans un tout autre sens, celui de simple dérivé du mot *Volk*, et qu'il est parfois bien difficile d'établir s'il parle du mouvement *völkisch* historique, de ce qui concerne le « peuple » au sens social, ou de ce qui concerne l'entité germanique, la *Volksgemeinschaft*. Une chose est sûre, traduire sommairement ce terme ambi- et polyvalent par « raciste », comme le faisait l'édition de 1934, n'a pas de sens.

La sémantique « cachée » de *Mein Kampf* est elle aussi un vaste domaine d'exploration, qui mériterait sans doute une étude à part entière. Le plus intéressant, parmi tous les fils qu'elle permet de tirer à travers le livre, est sans doute l'omniprésence d'un vocabulaire religieux ou crypto-religieux. C'est par exemple au nom du « refus du combat religieux » que Hitler explique (livre 1, chapitre 4) que l'antisémitisme auquel il est confronté à Vienne lui « paraissait indigne de la tradition culturelle d'un grand peuple ». Le terme « Dieu » lui-même revient à d'innombrables reprises, parfois dans des expressions assez baroques « le jugement de Dieu du juge éternel ». La « Providence » revient très régulièrement (par exemple « Comme je suis aujourd'hui reconnaissant à la Providence qui m'a donné de telles leçons », livre 1, chapitre 2). Il utilise parfois des tournures tout à fait étrange (comme *blutige Armut*, la pauvreté sanglante, livre 1, chapitre 2) dont on découvre, après des recherches assez poussées, qu'elle se trouve dans des prêches religieux du ^{xvii} siècle. Par quels biais sont-elles arrivées jusqu'à lui ?

25 Au début du chapitre 4 de la seconde partie.

26 Il parle par exemple, dans le chapitre 12 du tome I, de « théoricien *völkisch* à tresses ».

II.8 / TRADUIRE *MEIN KAMPF*, UN COMBAT SANS FIN

Ce vocabulaire religieux se mêle, bien entendu, aux rodomontades bellicistes appelant à transformer la charrue en épée germanique, aux allusions aux pensées d'un Schopenhauer qu'il avait beaucoup lu et visiblement mal digéré (« Dans la vie du Juif, en tant que parasite dans le corps d'autres nations et l'État, s'enracine une qualité qui a jadis incité Schopenhauer à tenir ces propos déjà mentionnés ici selon lesquels le Juif serait le « grand maître du mensonge », tome I, chapitre 12), des considérations historiques extrêmement vagues où se mêlent réminiscences mythologiques ou simplement délires politiques. Cette confusion de la pensée et du vocabulaire se double de fautes de construction des phrases, d'erreurs de grammaire et de fautes de temps qui révèlent moins un manque de maîtrise de la syntaxe que des problèmes de repères chronologiques et d'enchaînement logique (« Je me le procurai donc dans la soirée, en surmontant la fureur qui montait parfois en moi à la lecture de ce concentré de mensonges » livre I, chapitre 12). On pourrait continuer cette liste à l'envi.

La seule traduction possible de ce texte consiste aujourd'hui, tant d'un point de vue historique que dans la simple perspective de l'histoire des traductions, à rendre compte de cette confusion, c'est-à-dire à la rendre en français sous tous ses aspects : sémantique, grammatical, stylistique, fussent-ils gravement fautifs. C'est ce à quoi nous nous employons aujourd'hui sous l'égide de l'équipe scientifique dirigée par Florent Brayard.

Neutralités et temporalités

À quoi sert de retraduire *Mein Kampf* aujourd'hui ? La question a été cent fois posée en Allemagne comme en France, et l'on y a donné cent réponses différentes, pour l'approuver ou la condamner. L'une des manières d'y répondre pourrait relever de la pure technique de traduction. Si *Mein Kampf* est un objet historique, ce qui ne fait aucun doute, il est précisément daté, et tous ses mots s'inscrivent par conséquent dans un contexte précis. Chacun de ses propos constitue un jalon à une date précise, et non une prédiction ou une annonce. Lire *Mein Kampf*, et *a fortiori* le traduire en y cherchant en quelque sorte les traces du futur est une source assurée de contresens. Le plus célèbre est celui qu'on a commis autour d'une phrase concernant l'utilisation des gaz pendant

la Première Guerre mondiale : « Si, au début de la guerre et pendant celle-ci, on avait tenu une fois douze ou quinze mille de ces corrupteurs hébraïques du peuple sous le gaz toxique, comme avaient dû l'endurer au combat des centaines de milliers de nos meilleurs travailleurs de toutes les couches et de toutes les professions, alors le sacrifice de millions d'hommes sur le front n'aurait pas été vain. » (livre II, chapitre 15) On a voulu y voir l'annonce de l'extermination par le gaz. On oublie souvent, lorsqu'on s'appuie sur cette phrase, de citer la suivante : « Au contraire : douze mille canailles liquidées à temps, voilà qui aurait peut-être sauvé la vie à un million d'Allemands en ordre et précieux pour l'avenir. » Hitler, comme souvent dans *Mein Kampf*, raisonne ou fait mine de raisonner ici en ancien militaire – l'ancienne estafette aimait à parler comme un général d'état-major. Il compare des pertes humaines, il raisonne en froid tacticien – un tacticien cynique et antisémite, certes, mais qui se fonde sur l'idée d'une liquidation d'adversaires politiques prétendument responsables de la défaite, et pas encore un génocidaire. Lire dans cette phrase l'annonce d'Auschwitz est un contresens et une simplification inadmissible. Il n'empêche que l'utilisation massive des gaz de combat pendant la Première Guerre mondiale est une donnée essentielle pour cerner le rapport que Hitler et les très nombreux anciens combattants qui l'entouraient entretenaient avec la mort de masse. La Première Guerre mondiale et ses « batailles de matériel » avait déjà été une guerre d'extermination – il suffit pour s'en convaincre de relire les scènes dantesques d'Erich Maria Remarque. *Mein Kampf* témoigne aussi de cette possibilité nouvelle de détruire l'adversaire massivement à distance, sans contact direct.

Toute traduction (et plus généralement : toute lecture) de ce livre doit tenir compte sans cesse de cette réalité chronologique, tâche d'autant plus difficile que l'aboutissement de cette pensée a été d'une telle violence qu'elle rejaillit en quelque sorte jusque sur le passé. Chaque terme doit dès lors faire l'objet, sous cet angle, d'un examen d'autant plus attentif que Hitler lui-même joue constamment avec le sens des mots. *Vernichtung*, un terme qu'il ne cesse d'employer, désigne dans *Mein Kampf* tantôt l'écrasement supposé des Allemands par le traité de Versailles, tantôt la destruction de l'adversaire pendant la Première Guerre mondiale, tantôt la destruction du « judaïsme banquier mondial ». Le terme, on le sait, sera repris après la fin de la guerre pour désigner les *Vernichtungslager* des camps d'extermination. Mais ce n'est pas dans ce sens qu'il l'utilise à propos du traité de Versailles,

II.8 / TRADUIRE *MEIN KAMPF*. UN COMBAT SANS FIN

et lire dans son utilisation à propos du judaïsme l'annonce consciente de la Shoah est un contresens historique : en 1924, la guerre d'extermination était certes déjà une réalité. L'extermination génocidaire avait été menée dans d'autres régions du monde, notamment en Arménie. Mais toutes les études historiques montrent qu'à cette date, Auschwitz n'était pas encore en genèse, et qu'il faudrait beaucoup de temps pour qu'antisémitisme et exterminationnisme se rejoignent concrètement. La question est d'autant plus ardue que Hitler lui-même, qui aimait à jouer les prophètes, revendiquera comme Himmler la paternité d'une autre prédiction, faite le 30 janvier 1939, où il annonçait que la guerre contre l'Allemagne sonnerait non pas la fin de celle-ci, mais celle du judaïsme. Trois ans plus tard, en s'enorgueillissant de l'avoir annoncé, il annonçait sur le ton de l'affirmation que « le Juif serait exterminé ». C'était en 1942, pas en 1924²⁷. Chaque étape de la traduction de ce texte doit veiller à éviter ces anachronismes du vocabulaire, ces projections du passé vers le futur. Elle doit aussi saisir les intentions de Hitler : la lutte contre le judaïsme devait rester suffisamment « respectable » pour que son mouvement puisse parvenir au pouvoir par la voie politique. Le ton exalté de Hitler, quelques métaphores ignominieuses (celle, par exemple, concernant le ver dans la pomme) ne justifient pas que l'on traduise systématiquement par « juiverie » le terme *Judentum*, un mot dont la construction très abstraite fait plutôt le pendant de *Deutschtum*, la germanité, qu'une pure et simple injure. *Mein Kampf* n'est pas *Der Stürmer*, l'ordurière revue antisémite de Julius Streicher, ni même le *Journal* de Goebbels, qui laisse parfois son antisémitisme fanatique s'exprimer de manière immonde²⁸. Oublier revient aussi à commettre un contresens historique.

Que doit-elle faire en revanche de l'inverse, des projections du passé vers le présent ? Doit-on résister à la tentation d'établir un lien sémantique entre le mouvement *völkisch* et le mouvement national-populiste du

27 Ces propos concernent uniquement *Mein Kampf*. Hitler évoque en revanche dès 1919 « l'élimination pure et simple des Juifs » dans une célèbre lettre privée à Adolf Gemlich qui montre parfaitement quels problèmes de traduction pose la langue de Hitler. Le terme qu'il utilise ici est *Entfernung*, un mot allemand d'une effroyable polysémie, que l'on retrouve régulièrement dans *Mein Kampf*, qui signifie littéralement l'éloignement et peut signifier aussi bien la mise à l'écart (par exemple celle d'une miette de pain sur une veste) que l'envoi dans un autre pays ou l'élimination – mais ce n'est ni *Vernichtung*, ni *Ausrottung*, « l'éradication », autre terme souvent employé. Lettre citée en Eberhard Jäckel et Axel Kuhn, *Hitler. Sämtliche Aufzeichnungen 1905-1924*, Stuttgart, BVA, 1980, p. 88 : « Mais l'antisémitisme de la raison doit nécessairement déboucher sur le combat et l'élimination planifiés et légaux des privilèges des Juifs, qu'il possède à la différence des autres étrangers vivant parmi nous (législation sur les étrangers). Mais son dernier objectif, inamovible, doit être l'*Entfernung* du Juif en général. Seul peut mener à bien l'un et l'autre un gouvernement de force nationale, et jamais un gouvernement d'impuissance nationale. » Voir également dans ce numéro la contribution d'Ernst Piper, « Alfred Rosenberg », p. 221-238.

28 Dans les sources importantes de l'étude du vocabulaire nazi, on trouve une grande variété de style : pompeux dans le *Journal* de Rosenberg, puéril dans les lettres de Himmler, ronflant et parfois ridicule chez Goebbels. On retrouve un peu de tout cela dans *Mein Kampf*, mais c'est assurément l'incohérence et le chaos stylistique qui le caractérisent le mieux.

début du ^{xxi}e siècle ? Doit-on établir un lien entre les obsessions sexuelles et hygiénistes de Hitler et celles de l'extrême droite française actuelle ? Faut-il chercher à faire passer la prose de Hitler au prisme des populistes et nationalistes français, polonais et hongrois, dans l'espoir de mieux la faire comprendre ? Ce serait un nouveau contresens. Parce qu'elle est confuse, contradictoire, circulaire, obsessionnelle, la langue de Hitler rend elle-même compte de l'une des racines du phénomène politique qui ravagea l'Europe au milieu du ^{xx}e siècle. Elle est, dans cette mesure, inimitable et ne peut pas plus faire l'objet d'une traduction puisant dans la réalité historique que d'une traduction par rétroprojection, si j'ose dire, de réalités apparues des décennies plus tard. Cela n'exclut cependant pas que l'on aille chercher dans ce texte, en ce qu'il représente un courant d'idées bien plus ancien et qui n'est pas mort en 1945, les racines intellectuelles de maux qui continuent à nous ronger aujourd'hui.